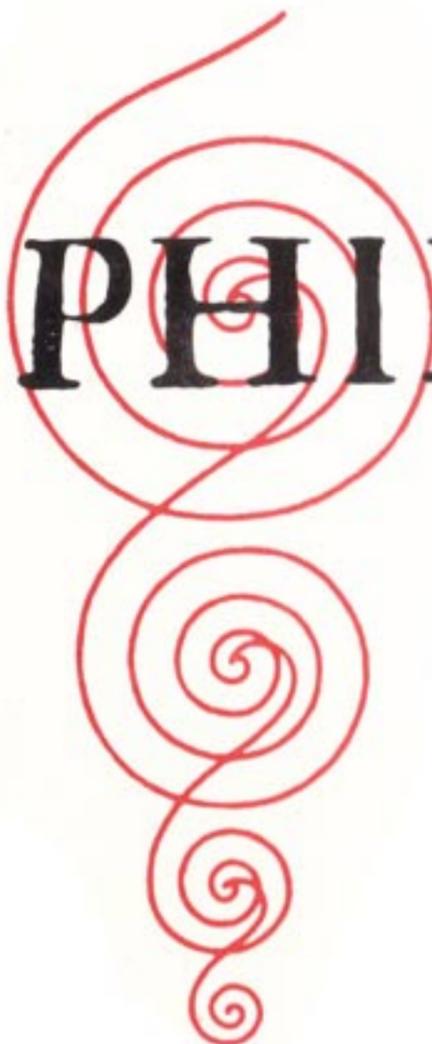


numéro 43

# PHILOSOPHIE



**MARTIN HEIDEGGER**  
**KOJIMA TAKEHIKO**

Une correspondance (1963-1965)

**JACQUES DEWITTE**

Le visqueux et le printanier  
sur l'ontologie sartrienne

**ROLF KUHN**

L'analogie et le signe  
chez S. Weil et Descartes

**MICHAEL DUMMET**

La philosophie des mathématiques  
de Wittgenstein

NOTES DE LECTURE

LES ÉDITIONS DE MINUIT 

# PHILOSOPHIE

fondateurs : Didier Franck et Pierre Guenancia  
rédaction : Claude Romano  
conseil de rédaction : J.-L. Chrétien, J.-F. Courtine,  
J.-L. Marion, J.-F. Spitz.

---

revue trimestrielle                      N° 43                      1<sup>er</sup> septembre 1994

---

MARTIN HEIDEGGER  
KOJIMA TAKEHIKO  
Une correspondance (1963-1965)

JACQUES DEWITTE  
Le visqueux et le printanier  
sur l'ontologie sartrienne

ROLF KÜHN  
L'analogie et le signe  
chez S. Weil et Descartes

MICHAEL DUMMET  
La philosophie des mathématiques  
de Wittgenstein

NOTES DE LECTURE

Publié avec le concours du Centre national des lettres

---

Abonnement pour un an, quatre livraisons : France : 188 F  
Etranger : 226 F    Le numéro : 59 F

---

LES EDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

Les réclamations pour les numéros non reçus doivent parvenir dans un délai maximum de six mois. La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont envoyés

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Éditions de Minuit, 7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris.

Je soussigné .....

.....  
.....

souscrit un abonnement d'un an (4 livraisons) à *Philosophie* à partir du  
numéro ..... inclus.

Ci-joint mon règlement (France : 188 F; étranger : 226 F) par chèque  
bancaire, chèque ou virement postal (C.C.P. Paris 180-43 T) à l'ordre des  
Éditions de Minuit.

Tous les numéros de la revue étant disponibles, il est possible de s'abonner  
rétroactivement.

*Kojima Takehiko, qui rendit visite à Martin Heidegger en 1955 et avec lequel il échangea une correspondance entre 1963 et 1965, est un philosophe japonais (né en 1903) qui étudia la philosophie à l'Université Impériale de Tôkyô chez Kuwaki Gen'yoku (1874-1946) – le plus intransigent des kantien au Japon – et à l'Université Impériale de Kyôto chez Nishida Kitarô (1870-1945) et Tanabe Hajime (1885-1962), les pères fondateurs de l'École de Kyôto auxquels il est fait référence dans le dialogue que Heidegger a eu avec Tezuka Tomio et qui est publié en traduction française sous le titre « D'un entretien de la parole » dans le recueil intitulé Acheminement vers la parole<sup>1</sup>. Le dialogue entre les philosophes de l'École de Kyôto – formés au zen et à la philosophie occidentale – est d'ailleurs d'une importance telle que Meßkirch, la ville natale de Martin Heidegger, fut jumelée le 3 mai 1985 avec Unokê, la ville natale de Nishida, en commémoration de celui-ci, bien que, paradoxalement, ce n'est pas Nishida qui dialogua avec Heidegger mais ses disciples.*

*Auditeur à Berlin d'Edouard Spranger, membre de l'Institut National de Culture Japonaise de Tôkyô de 1932 à 1942, directeur de l'Association Japonaise de Recherches Philosophiques Internationales à Tôkyô à partir de 1952, professeur à l'Université Meisei de Tôkyô de 1964 à 1984, Kojima est un spécialiste de philosophie grecque (notamment d'Aristote) et de philosophie de l'histoire.*

*Sa correspondance avec le penseur allemand, où il est également question d'Hiroshima et de la bombe atomique – pensée comme symbole de la crise spirituelle contemporaine chez Tanabe – peut être considérée comme une contribution non négligeable – voire essentielle – à la question de la technique chez Heidegger.*

*Les deux lettres principales de cette correspondance ont été éditées en Suisse par Dino Larèse qui les publia sous le titre Correspondance avec un collègue japonais dans sa revue Begegnung-Zeitschrift für Literatur, Bildende Kunst, Musik und Wissenschaft (tome I, n° 4, Amriswil, 1965, pp. 2/7).*

*Cette correspondance fut reprise, enrichie de quatre lettres sup-*

---

1. « Aus einem Gespräch von der Sprache », *Unterwegs zur Sprache*, Neske, 1959. « D'un entretien de la parole », *Acheminement vers la parole*, Gallimard, 1976. Traduction François Fédier.

MARTIN HEIDEGGER-KOJIMA TAKEHIKO

*plémentaires, dans le livre édité en 1989 sous la direction de Hartmut Buchner et publié à Sigmaringen chez Thorbecke sous le titre Japan und Heidegger (pp. 219-227). Nous présentons ici, dans la traduction française que nous en avons faite, l'intégralité de cette correspondance parue dans ce livre qui a été publié à l'occasion de la commémoration par la ville de Meßkirch du centenaire de la naissance de Martin Heidegger.*

*Jean-Marie Sauvage*

## Martin Heidegger-Kojima Takehiko

### UNE CORRESPONDANCE (1963-1965)

Tôkyô, 5-7-1963

Très cher  
et vénéré Professeur Heidegger !

Huit années se sont déjà écoulées depuis qu'il me fut permis de vous rendre visite à Meßkirch, votre pays natal. Sur le chemin du retour j'eus ensuite encore l'occasion rare, dans la vieille ville de Constance, face aux magnifiques montagnes, de faire une promenade et d'engager un dialogue avec vous. Ce fut une expérience de trois jours seulement, mais son souvenir résonne continûment et doucement en moi, comme la voix ultime sur le *Chemin de campagne*<sup>1</sup> de Meßkirch.

Il y a quelques années vous avez tenu, à l'occasion de la fête commémorative de votre compatriote, le compositeur Conradin Kreutzer, une conférence qui s'intitulait *L'ère atomique (Sérénité)*<sup>2</sup>. Lorsqu'un compte-rendu en fut publié en 1959 dans les journaux japonais, cela nous apparut presque, Monsieur le Professeur, comme une volonté de votre part de nous adresser la parole, particulièrement à nous, Japonais. La puissance des

---

1. « L'appel du chemin de campagne » fut publié à l'origine dans le numéro 43 du volume II du *Sontagblatt* à Hambourg le 23 octobre 1949. Il parut ensuite l'année suivante à Vienne sous le titre « Le chemin de campagne » dans le volume V de *Wort und Wahrheit*.

La traduction française de ce texte par André Préau est publiée dans le recueil intitulé *Questions III*.

2. Cette conférence prononcée pour la première fois par Heidegger le 30 octobre 1955 à Meßkirch, son village natal, parut à Pfullingen en 1959 chez Günther Neske sous le titre *Sérénité. Enracinement dans l'ère atomique*. Cependant, dès 1958, une traduction faite par Tsujimura Kôï'ichi parut à Tôkyô chez Chikumasha.

Le 8 avril 1958, 3 000 personnes effectuent contre l'armement atomique de la Bundeswehr une « marche du silence ». Se forme un mouvement « contre la mort atomique » auquel adhère Heidegger. D'autres manifestations sont prévues dans les autres capitales européennes.

politiciens, chercheurs et ingénieurs, des congrès et commissions ne peut rien changer au cours de ce monde. Si les hommes, à l'ère atomique, ne prêtent aucune attention à la « *pensée méditante* », alors ils seront livrés sans défense et sans abri à la menace de la technique. Même si le péril de la guerre pouvait être évité, il y aurait alors, et précisément alors, un péril encore plus grand. Précisément alors la technique bannirait les hommes, s'emparerait d'eux, les aveuglerait, de sorte que le règne oppressant de la « *pensée calculante* » et l'absence totale de réflexion deviendraient, de toute évidence, manifestes.

Sans doute vos paroles ont-elles été une mise en garde pour les habitants de Meßkirch, mais pour nous, Japonais, elles expriment un fait déjà accompli. Permettez, Monsieur le Professeur, que dans cette circonstance, répondant à une invitation du *Yomiuri Shinbun*<sup>3</sup>, je vous fasse à nouveau signe après un long intervalle de silence et que je vous demande ici, bien respectueusement, sous la forme d'une lettre ouverte, quelques paroles qui pourraient nous guider.

Depuis combien de temps n'attendons-nous pas avec impatience que vous nous adressiez directement un mot. Déjà l'éclat de la divinité s'est éteint dans notre histoire. Cela s'est produit si rapidement, presque, aimerais-je dire, d'un seul coup. Le temps de la nuit mondiale devient, tout particulièrement au Japon, toujours plus misérable. « *Il est déjà devenu si misérable qu'il n'est même plus à même de s'apercevoir de l'absence de Dieu en tant qu'absence.* » En Europe, on a éprouvé la venue de la nuit mondiale, précocement déjà, dès le soir. Avec la plus grande pureté dans la poésie de Hölderlin, également à travers Kierkegaard et à la fin du siècle avec Nietzsche, comme vous l'avez dit. Mais précisément à cette époque au Japon nos pères n'ont rien perçu d'une nuit à venir. Ils attendaient plutôt un « *matin du Japon* »<sup>4</sup> et tenaient la

3. *Shinbun* signifie journal en japonais.

4. Le Japon est également appelé le *Pays du Soleil Levant*, comme la Corée est appelée le *Pays du Matin Calme*. En cela, il s'oppose, en tant que pays d'Extrême-Orient (du latin « *oriri* », « *se lever* »), aux pays occidentaux (du latin « *occidere* », « *se coucher* » (en parlant d'un astre)). L'allemand fait écho à notre latin avec les mots « *Morgenland* » (« *Morgen* » = « *matin* ») et « *Abendland* » (« *Abend* » = « *soir* »).

A propos de la différence chez Heidegger entre « *occidental* » et « *européen* », voir la très savante note de Wolfgang Brokmeier parue dans sa traduction française des *Chemins qui ne mènent nulle part*, Idées/Gallimard, 1980, n° 424, pp. 457/58.

Restauration *Meiji*<sup>5</sup> pour une aube naissante. Mais cette aube signifiait seulement que le Japon, en tant qu'associé du monde européen, était incité à un nouveau développement. L'intérêt de nos pères pour l'Europe concernait avant tout la civilisation moderne. Toutefois on s'adonnait également complètement dans les pays européens au plaisir de la richesse de l'esprit du monde se réalisant, tandis que l'on édifiait l'Etat moderne centralisateur. Pourtant la voix de la *Naissance de la tragédie* était alors déjà perceptible avec un tout autre souffle.

Mais le Japon a suivi, sans s'en détourner, durant ces cent dernières années, cette voie qui conduit à une européanisation du monde. Il s'est réellement aliéné pour accueillir tout ce qui est européen. Et ceci sans avoir préparé un espace pour cet accueil. Enfin, il a également affronté la tragédie de la bombe atomique. On peut dire, dans un certain sens, que le Japon, grâce à ses particularités historique et géographique, était désigné, comme aucun autre pays de la terre, pour tout recevoir et tout laisser subsister côte à côte. Aujourd'hui il s'enfonce complètement dans la quotidienneté de cette juxtaposition. L'aube japonaise est comme une imitation du crépuscule, tout se passe comme dans un rêve éveillé. Toujours plus de production, toujours plus de technique, toujours plus de conférences. On ne peut pas même y découvrir une trace de la fuite des dieux. On prêche seulement à grand fracas le « *bannissement de la guerre* » et on rêve d'une imitation de la paix<sup>6</sup>.

A vrai dire le Japon n'est pas seul à vagabonder dans ce rêve éveillé. Les héritiers de la philosophie européenne des Lumières : les Etats-Unis d'Amérique, le Japon moderne au milieu de la Révolution Industrielle, la Russie depuis la Première Guerre Mondiale, la Chine depuis la Seconde et avec elles les nouveaux Etats naissants d'Asie et d'Afrique, ce monde totalement européenisé à l'extérieur de l'Europe suit le chemin d'une déshuma-

5. « *Meiji* » signifie en japonais « *époque éclairée* » et ne peut pas, par là même, ne pas faire écho à ce que l'on a connu en Europe sous les différents noms de « *Lumières* », « *Enlightment* » et « *Aufklärung* ». Ce mot nomme l'ère qui correspond au règne de Meiji Tennô, dit Mutsu-Hito, despote éclairé qui mena une politique expansionniste accompagnée de réformes à l'européenne.

6. Le 14 août 1945, quelques jours après la bombe d'Hiroshima, l'Empereur Hiro-Hito annonce à un peuple stupéfait la capitulation en ces termes : « *Afin d'ouvrir la voie à une ère de paix grandiose, nous avons décidé d'endurer ce qu'on ne peut endurer, de supporter l'insupportable* ».

nité<sup>7</sup> d'une manière beaucoup plus insouciant que sa mère l'Europe elle-même. Peut-être cela est-il dû au fait que les fondements (*Grundlagen*) du monde technique moderne, qui s'originent bien en Europe, y sont aussi ancrés plus profondément et plus solidement, de telle sorte que l'agonie de l'humanité mourante, qui est perceptible dans ce monde technique, est éprouvée aussi plus vivement en Europe. Peut-être y trouve-t-on à cause de cela les fondements (*Boden*) historiques sur lesquels l'homme peut à nouveau s'enraciner (*verbinden*) sur fond (*Grund*) d'être, cependant que les fondements (*Grund*) de l'être s'enracinent (*gründen*) dans le gouffre d'où provient l'écho de la voix de l'agonie. L'appel à une nouvelle fondation (*Stiftung*) des origines (*Grundes*) de l'humanité, nous l'entendons continûment de la bouche de ces poètes et philosophes européens auxquels vous avez si bien attribué, Monsieur le Professeur, leur place respective, que ce soit Leibniz ou Pascal, Hegel ou Hölderlin, Nietzsche ou Rilke. Là est perçue l'agonie de l'homme devenant étranger à son propre sol (*Grunde*), là reste sans doute au moins la volonté de s'enraciner (*zum Grunde west sicher da*).

Mais dans les temps modernes européens à l'extérieur de l'Europe, le monde scientifico-technique européen a été accueilli partout comme quelque chose d'absolument nécessaire, a été salué comme le premier de tous les invités de marque. Dès le début il secoua le mode d'être d'un disponible (*Zuhandene*) et pris la place des maîtres : le servir était l'équivalent de servir le progrès de l'humanité. Ce fut la raison pour laquelle ce monde technique est arrivé beaucoup plus facilement et plus vite que l'Europe elle-même à une autonomie économique et sociale plus grande. C'est pourquoi la représentation du progrès technique moderne put si facilement se hisser au poste souverain du maître à la place de l'être de l'homme. C'est seulement à partir de là que l'on peut comprendre comment les grands Etats non européens à haute technologie et à économie forte ont pu réussir, en employant toutes leurs forces, à être les premiers sur la voie d'une « guerre technique » absurde et abstraite jusqu'au ridicule.

L'Europe actuelle ne vit-elle pas ainsi, à proprement parler, une double agonie ? D'un côté l'agonie intérieure de l'homme qui devient étranger à lui-même à travers le destin de ces temps

---

7. « *Menschenlosigkeit* » est un néologisme allemand créé par Kojima Takehiko afin de mieux exprimer ici sa pensée. Nous l'avons traduit par « *déshumanité* » qui n'existe pas plus en français.

modernes qui lui sont propres, et d'un autre côté la menace extérieure d'une catastrophe mondiale à l'échelle de l'humanité, dans laquelle l'inouï combat technique pour la suprématie des nouveaux Etats se nourrissant de l'héritage européen est sur le point de tout entraîner ? En cela la seconde menace semble « ordonner » un destin du monde encore plus large. Les grandes puissances modernes non européennes ont été d'un bond transportées pour ainsi dire à l'ère atomique sans avoir eu le temps de se situer par rapport à leur propre culture. Cette possibilité abstraite étendra-t-elle à la terre entière cette imitation du monde que nous nommons le présent ? Ce monde présent ressemble à une acrobatie aérienne dans laquelle l'homme serait ballotté d'une possibilité à l'autre. L'homme lui-même n'y devient qu'une imitation de l'homme. En comparaison de cette agression par la technique de l'homme dans sa vie et dans son essence, même l'explosion de la bombe atomique est, comme vous le dites, Monsieur le Professeur, un événement de peu d'importance.

Le chemin vers la réalisation de l'essence de l'homme reste-t-il désormais fermé au monde présent au milieu d'une guerre que l'on ne peut nommer à proprement parler une guerre et d'une paix que l'on ne peut cependant pas appeler paix ? On pourrait penser que l'étonnement devant la vérité s'est à jamais perdu dans la menace réciproque à travers la concurrence technique internationale.

Une telle conception eschatologique du présent est pourtant toujours restée étrangère à l'Oriental, et particulièrement à nous, Japonais. Nous, Japonais, nous nous sentons sécurisés dans l'étreinte de la Nature. A vrai dire, je ne parle pas ici du chemin commémoratif par lequel l'homme pénètre dans la « Nature »<sup>8</sup>, comme vous le souligniez chez Leibniz. Je veux simplement dire que pour le Japonais la Nature est un sentiment de l'être ouvert et rayonnant. Non pas constatation de la subjectivité comme liberté de choix, mais enfoncement ludique dans la « Nature asiatique » et la « non-historialité asiatique », selon les paroles mêmes de Hegel : ainsi pourrait-on qualifier cela. C'est pourquoi le vent souffle toujours chez nous d'une manière propice, et il naît

8. « Avec majuscule » (*mit Majuskel*), ainsi qu'il est précisé entre parenthèses dans le texte allemand.

Au sujet des problèmes de traduction posés en japonais par le mot « nature », voir le livre de Yanabu Akira : *Honyaku no Shisô : Shizen to Nature*, ainsi que le compte-rendu qu'en a fait Jacques Joly pour la revue de Hiyoshi, *Langue et littérature françaises*, n° 1, août 1985, Université Keio, Yokohama, Japon.

une soif qui aimerait tout simplement tout boire. C'est la raison pour laquelle le Japon, comme je viens d'en faire mention, « *devait* » et pouvait accueillir et faire exister de front, en suivant, la civilisation du continent chinois, le bouddhisme, la civilisation européenne et bien d'autres courants de pensée. C'est pourquoi nous ne nous fermons pas ici aux autres peuples, mais nous n'avons pas non plus un sentiment eschatologique du monde.

Les Japonais ne se déterminent pas eux-mêmes d'une manière européenne, leur génie les laisse, suivant l'inspiration du moment, s'acclimater à l'atmosphère environnante. Le mot japonais pour « *Stimmung* » signifie en effet à l'origine « *acclimatation* » (participation à l'air)<sup>9</sup>. Exprimé authentiquement en japonais à travers les paroles d'un moine et poète bouddhiste, cela se dit : « *Est-on malade, on tient le fait d'être malade pour ce qu'il y a de mieux ; l'heure de la mort a-t-elle sonnée, on tient la mort pour ce qu'il y a de mieux. C'est la seule manière de pouvoir échapper au malheur.* » Son attitude « *sereine* » est cet état d'esprit éveillé qui résulte du délaissement du soi lorsque l'homme s'est enfoncé une fois pleinement dans la Nature et a émergé à nouveau des profondeurs. Cet état d'esprit ne prononce pas les mots gonflés d'orgueil d'un Zarathoustra lorsqu'il descend de sa haute montagne. Il nous appelle par une image simple : profondément sous la terre la source de la vie repose cachée. Cet appel est devenu lied, dialogue « *zen* », « *haiku* ». Au Japon « *lied* » signifiait, d'après son sens et son étymologie, « *appel* ». D'une manière implicite le lied désignait la véritable demeure de l'être et invitait à s'y rassembler. Dans cette invitation il s'était révélé aux Japonais que la douleur et l'amour, la résignation et l'espérance peuvent cohabiter.

Et pourtant c'est justement la quotidienneté de cette « *illumination* » japonaise qui laisse émerger une stupidité effrayante face à l'histoire. Cette stupidité ressemble à une nuit éternellement blanche, dans laquelle il n'y a aucune évolution vers un « *matin du monde* ». Cette cohabitation japonaise du jour et de la nuit empêche peut-être la venue de la « *nuit sacrée* » à laquelle pourrait faire suite un authentique matin.

Je crains que dans ces circonstances chaque mot, plus il est vrai, plus il est condamné à devenir la tragédie de Cassandre. Malgré

9. Il en est de même en allemand où « *Stimmung* » signifie – entre autres – « *climat* ». Il en est également de même en français où le mot « *inspiration* » a son sens physiologique dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Si nous remontons à l'origine même de ce mot, qui se situe au XII<sup>e</sup> siècle, il a même une nuance divine : « *insuffler dans* », en particulier en parlant de Dieu.

tout, la seule chose en laquelle nous puissions croire est un tel mot qui, précédant le matin du monde dont nous ne pouvons rien connaître de la venue, est capable de descendre au sein de cette longue nuit. Puisse un tel mot toujours à nouveau nous parvenir, convoquer notre passé et retentir jusque dans l'avenir ! C'est sur cet espoir que j'attends, Monsieur le Professeur, votre réponse amicale.

KOJIMA

Prof. Heidegger  
78 Fribourg-en-Brisgau  
Zähringen  
Rötebuck 47  
Allemagne

le 10 juillet 1963

Très honoré Monsieur Kojima !

Je vous remercie très cordialement pour votre longue lettre pénétrante et qui donne largement à penser. Votre visite m'a laissé un bon souvenir. A vrai dire je nourris quelque doute à notre époque si peu encline à la méditation, qu'un mot dans un journal puisse avoir quelque effet. Mais le péril de notre époque exige qu'un petit effort soit tenté, d'autant qu'il doit s'inscrire dans l'horizon qui embrasse le monde que vous avez décrit.

Comme d'un commun point de vue européen il se donne facilement à entendre des choses parallèles et déjà dites, il me semblerait important, afin d'éviter une répétition et pour limiter le texte à une pensée propre, de connaître les travaux de Barth, Jaspers et Marcel. Si cela ne vous demande pas trop d'efforts, je vous prierais donc de m'envoyer une copie des textes allemands ou français des auteurs cités. Je suis du 19 juillet jusqu'au début août à l'hôtel Hofgarten.

*79 Meßkirch/Pays du Sud Badois*

MARTIN HEIDEGGER-KOJIMA TAKEHIKO

Je ne pourrais vous envoyer mon travail qu'en septembre, car le texte doit être médité en chaque mot.

Que pensez-vous de la proposition suivante : que je publie en temps donné votre importante lettre accompagnée de ma réponse dans un journal allemand (par exemple *die Welt* à Hambourg) ?

Je vous fais envoyer par l'intermédiaire de l'éditeur Günther Neske de Pfullingen mon opuscule *La technique et le tournant*.

En ce qui concerne cette affaire, j'aimerais ne pas demander d'honoraire, et ma femme vous prie également de ne pas lui envoyer de cadeau.

Avec mes plus vifs remerciements pour avoir à nouveau reçu de vos nouvelles après tant d'années, je vous souhaite tous mes meilleurs vœux pour votre travail.

Vôtre  
Martin Heidegger

Fribourg-en-Brisgau, 2 septembre 1963

Très cher Monsieur Kojima !

Ici se trouve ma tentative de répondre à votre lettre du 5 juillet 1963. J'espère que le texte n'est pas trop long et qu'il ne vous donnera pas de trop gros problèmes de traduction.

Je ne sais pas encore de quelle façon les deux lettres pourraient être publiées chez nous. Le mieux serait une brochure séparée. Mais pour cela, à dire vrai, le format est trop petit, tout au moins aux yeux d'un éditeur.

Quoi qu'il en soit, je vous instruirai au moment opportun de la manière dont ce sera publié.

Puis-je encore vous prier, à la place des honoraires proposés, de me faire envoyer par l'éditeur 10 exemplaires du fascicule *Sérénité* édité par H. Buchner et T. Kakiyama<sup>10</sup>.

Je me réjouis que votre lettre m'ait offert le motif et l'occasion

---

10. Il s'agit ici de l'édition japonaise du texte allemand qui parut en 1962 à Tôkyô chez Dôgakusha par les soins de Hartmut Buchner et Kakiyama Tokuya (voir aussi note 2).

de donner à vos compatriotes un petit soutien pour une plus vaste méditation.

Avec mes meilleurs vœux pour votre travail  
Je vous salue cordialement

Martin Heidegger

Très vénéré Collègue Kojima !

Permettez-moi de ramener le contenu de votre lettre profondément pensée à trois questions. Nous pourrions parvenir ainsi à la proximité de la question de la pensée, la plus digne de question.

1. Qu'appelle-t-on européanisation du monde ?
2. Que signifie votre mot de « *déshumanité* » (« *Menschenlosigkeit* ») <sup>11</sup> ?
3. Où se montre un chemin vers le propre de l'homme ?

1. *Qu'appelle-t-on européanisation du monde ?* A travers l'européanisation du monde, il y a quelque chose venu de l'Europe, qui s'étend irrésistiblement à la terre entière. Avec le nom « Europe », nous nommons l'Occident des temps modernes. Les temps modernes sont la dernière époque de son histoire jusqu'à ce jour. Cet âge se laisse qualifier, au niveau de la réflexion historique, de multiples points de vue. Si nous voulons cependant méditer ce qui est européen du point de vue de sa domination planétaire, nous devons nous demander : d'où provient cette domination ? D'où tient-elle sa force étrange et inquiétante ? Qu'est-ce qui est en elle l'élément dominant ? Dans la mesure où nous considérons le rapport de l'homme au monde, on peut voir la technique moderne comme son signe le plus apparent, à la suite de laquelle s'est construite la société industrielle moderne.

La représentation courante de la technique définit celle-ci comme l'application de la physique mathématico-expérimentale à l'exploitation et l'utilisation des forces naturelles. On voit le commencement du monde moderne occidental, c'est-à-dire de ce qui est européen, dans la naissance de cette science. D'où se détermine le propre de la science moderne de la nature ? Elle

---

11. Voir à ce sujet la note 7.

aspire à un savoir que garantit la calculabilité préalable des événements naturels. Seul ce qui est préalablement calculable vaut en tant qu'étant. Le projet mathématique de la nature qui s'accomplit dans la physique théorique et le questionnement expérimental de la nature qui lui est conforme demandent raison à celle-ci à certains égards. La nature est donc défiée, c'est-à-dire *sommée (gestellt)*<sup>12</sup> de se montrer dans une objectivité calculable.

Pensons maintenant la technique dans son sens grec de *τεχνή*, elle signifie alors : se reconnaître dans le produire (*Herstellen*). *τεχνή* signifie un mode d'être de la connaissance. Produire (*her-stellen*) signifie : poser dans l'ouvert, l'accessible et le disponible quelque chose qui n'était pas présent auparavant. Ce produire (*Her-stellen*), c'est-à-dire le propre de la technique, s'accomplit d'une manière singulière à l'intérieur de l'histoire de l'Occident européen par le déploiement des actuelles sciences mathématiques de la nature, dont le trait fondamental est le technique qui vient à paraître en premier lieu par le biais de la physique moderne sous cette forme nouvelle et qui lui est propre. Par la technique moderne, l'énergie enfouie dans la nature est libérée, ce qui est libéré est transformé, le transformé est amplifié, l'amplifié est entreposé et ce qui est entreposé est réparti. Les différentes façons selon lesquelles l'énergie naturelle est sauvegardée (*sichergestellt*) sont régulées, laquelle régulation doit à son tour à nouveau se mettre en sécurité. En tout lieu règne l'interpellation (*Stellen*), provocante, calculante et se portant garante. Dans l'intervalle la production (*Her-stellen*) énergétique s'est même élargie à la production d'éléments et de matières qui n'existent pas à l'état naturel. Le caractère technique de la science moderne est également subordonné à cette force de l'interpellation. La force de l'interpellation, il s'agit de l'expérimenter comme ce qui fait apparaître en tout lieu comme fond (*Bestand*) stable, calculable et à sauvegarder tout ce qui peut être et est – et de ne l'expérimenter que comme tel. La force de l'interpellation est si peu d'origine humaine que la science, l'industrie et l'économie lui restent également subordonnées, c'est-à-dire qu'elles restent

12. Voir – entre autres –, au sujet des problèmes de traduction posés en français par ce mot, ainsi qu'à propos des dérivés construits à partir du radical allemand « *stell* » :

– La note de Jean Lauxerois et Claude Roëls publiée dans *Questions IV*, « Le tournant », Editions Gallimard, 1976, pp. 155-56.

– La note d'André Préau publiée dans *Essais et Conférences*, Editions Gallimard, 1958, p. 26.

sommées (*unterstellt*) par elle pour chaque produire différent. Le caractère inéluctable et irrésistible de cette force de l'interpellation obtient le déploiement de sa domination à toute la planète. Ce qui est propre à cette force, c'est qu'elle franchit constamment, du point de vue temporel aussi bien que spatial, toutes les étapes du pouvoir. Le progrès de la connaissance scientifique et des découvertes techniques appartient à la loi de l'interpellation. Il n'est en aucune façon seulement un but fixé au préalable par l'homme. Par le pouvoir de cette force de l'interpellation disparaissent (dans l'immédiat ou pour toujours ?) les cultures populaires et provinciales qui se sont développées au sein des nations au profit de la constitution (*Bestellen*) et de l'élaboration d'une civilisation mondiale.

Le discours concernant l'eupéanisation du monde touche certes un point de vérité. Mais il reste cependant une dénomination historico-géographique de premier plan aussi longtemps que nous oublions de méditer les caractéristiques de la force de l'interpellation. Ceci exige de demander d'abord une fois si notre pensée et sa tradition nous fournissent l'aptitude nécessaire pour entendre la revendication de cette force et dire avec justesse l'interpellation régnant en elle. Même la pensée européenne-occidentale, qui a été interpellée et atteinte pour la première fois par cette force de l'interpellation, ne suffit plus, sous la forme qu'elle a jusqu'alors revêtue, pour questionner cette puissance de l'interpellation à partir de ce qui lui est propre. Si nous réfléchissons à ce qui vient d'être dit, alors nous voyons clairement à quel point le seul éclaircissement des questions suivantes est déjà condamné à rester dans le domaine de la conjecture.

2. *Que signifie votre mot de « déshumanité » ?* Le terme de « déshumanité » n'est pas courant dans notre langue et est obscur. Le texte de votre lettre montre cependant clairement dans quelle direction se meuvent vos réflexions sur l'homme à l'âge mondial de la technologisation effrénée. L'homme se tient sous la menace croissante de perdre son humanité, ce qui signifie la marque qui le distingue, ce qui lui est propre. Que celle-ci soit représentée (*vorgestellt*) dans l'optique d'une interprétation de l'humanité occidentale-européenne ou extrême-orientale, cela renvoie dans un cas comme dans l'autre à une définition de l'homme qui s'enracine dans une longue tradition et qui est menacée maintenant d'extinction. Par conséquent l'homme ne peut plus être celui qu'il était avant la prise de pouvoir de la force de l'interpellation.

Cependant, beaucoup plus grand que le danger de cette perte, il semble qu'un autre péril demeure : qu'il soit défendu à l'homme de devenir celui qui n'a pu encore être lui-même jusqu'alors. Il s'agit, pour apercevoir ce péril, de se demander : de quelle manière l'homme est-il exposé à la force de l'interpellation ? L'homme est, sans y prêter garde, lui-même sommé, c'est-à-dire défié, d'arraisonner (*bestellen*) le monde auquel il appartient comme fond entièrement calculable et de se sauvegarder lui-même en même temps en vue de la possibilité de cet arraisonnement (*Bestellen*). Ainsi l'homme reste-t-il prisonnier de la volonté de l'arraisonnement par le calculable et de sa réalisation. Livré à la force de l'interpellation, l'homme se barre à lui-même le chemin qui mène au propre de son *Dasein*. Ni la menace extérieure d'une catastrophe mondiale, dans le sens de l'anéantissement physique de l'homme, ni la menace interne de la transformation de l'homme lui-même dans toute la prétention de sa subjectivité ne contiennent le péril définitif concernant l'homme dans son humanité. Car l'une et l'autre ne sont déjà que des conséquences du destin selon lequel l'homme, exposé à la force de l'interpellation, est chargé, en tant que mandaté (*Bestellte*) par elle et pour elle, de la préservation de l'existence du monde, et se heurte de ce fait au vide. A cela répond l'ennui<sup>13</sup> insidieux du *Dasein*, ennui qui n'est apparemment conditionné par rien et n'est jamais réellement avoué, et qui, bien que recouvert le flot des informations et par l'industrie du plaisir et des voyages, n'est nullement surmonté. Que ce qui lui est propre soit refusé à l'homme par la force de l'interpellation, c'est en cela que consiste la menace la plus dangereuse pour l'humanité de l'homme. Et déjà s'impose la question :

3. *Où se montre encore un chemin vers le propre de l'homme ?*  
Si la force de l'interpellation étend son emprise au monde entier, alors il n'y aura plus aucun domaine à l'extérieur d'elle où pourrait se montrer le chemin cherché. Il ne reste alors que la possibilité d'aller à la reconnaissance du chemin à l'intérieur du domaine où règne la force de l'interpellation. Seulement ici le pouvoir de décision (*Bestellen*) de l'homme se dissimule à lui-même le chemin vers le propre de l'être de l'homme.

13. Ceci fait écho au « *Sein-zum-Langweile* » dont *Sein und Zeit* opère en 1927 le passage au « *Sein-zum-Tode* », c'est-à-dire de l'« être-pour-l'ennui » à l'« être-vers-la-mort », ainsi que Heidegger le traduit lui-même en français dans une lettre adressée à Jean-Michel Palmier le 9 mai 1972 (*Martin Heidegger*, L'Herne n° 45, 1983, pp. 117-118).

Mais qu'en est-il, si la force de l'interpellation recèle en elle un tracé<sup>14</sup> de ce qui est propre à l'homme et seulement à lui ? S'il en est ainsi, nous devons alors, pour en faire l'expérience, particulièrement prendre en considération le règne de l'interpellation. Cela exige que nous nous effaçions devant le règne de l'interpellation, au lieu de nous perdre dans le système de commandes (*Bestellen*) et de contempler le monde technique. Le pas qui rétrocède est en cela nécessaire. Mais vers où ? Il suffit ici d'éclaircir la question à l'aide de contre-affirmations. Le pas qui rétrocède ne signifie pas une fuite de la pensée vers un âge passé, ne signifie surtout pas un retour à la source de la philosophie occidentale. Le pas qui rétrocède ne signifie pas non plus la marche qui rétrograde à l'encontre du progrès entraînant toute requête (*Bestellen*)<sup>15</sup>, donc la tentative désespérée d'arrêter l'avance du progrès technique. Le pas qui rétrocède est plutôt le pas qui sort de la route sur laquelle adviennent l'avance et le recul de l'arrondissement. A travers ce pas méditant, la force de l'interpellation parvient à un face-à-face ouvert, sans pour cela devenir un objet (*Gegenstand*). Pour ce pas, la force de l'interpellation devient visible à la requête par l'homme du fond calculable du monde. Il apparaît alors que l'homme est celui qui est sommé (*Herausgeforderte*) par la force de l'interpellation de produire le fond calculable du monde. La force de l'interpellation a besoin de cette revendication adressée à l'homme. L'homme ainsi revendiqué est pris dans les rêts de ce qui appartient en propre à la force de l'interpellation. Une telle manière d'être revendiqué, voilà ce qui distingue le propre de l'essence de l'homme à l'époque de la technique.

La force de l'interpellation laisse paraître à travers l'homme la présence du monde dans son caractère de fond calculable et à stocker (*sichernden*). Ce que la présence (*Anwesende*)<sup>16</sup>, c'est-à-

14. « *Vorzeichnung* » signifie également « ébauche ».

15. Il peut être intéressant de rappeler ici un des sens du mot « requête » usité dans le vocabulaire de la chasse : « requête : nouvelle chasse pour retrouver les voies de la bête ».

16. Heidegger écrit dans *Temps et Etre* : « Qu'est-ce qui donne occasion de nommer ensemble Temps et Etre ? »

« Etre, depuis le matin de la pensée européenne-occidentale et jusqu'à aujourd'hui, veut dire le même que *Anwesen* – approche de l'être (génitif subjectif). Dans ce mot d'*Anwesen*, parousia, parle le présent. Or le présent, selon la représentation courante, forme avec le passé et le futur ce qui caractérise le temps. Etre, en tant qu'avancée-de-l'être, est déterminé par le temps. Qu'il en soit ainsi

dire selon une ancienne dénomination l'étant (*Seiende*), fait advenir, nous le connaissons en tant qu'être. La revendication adressée à l'homme pour l'arrondissement (c'est-à-dire pour le déploiement (*Erschließung*) du monde en tant que monde technique), revendication régnant dans la force de l'interpellation, atteste l'appartenance de l'homme au propre de l'être. Elle forme ce qui est le plus propre de son humanité. Car c'est seulement sur le fond (*Grund*) d'une appartenance à l'être que l'homme peut percevoir l'être. C'est seulement en regard de celui-ci que se laisse dire ce que nous appelons raison (*Vernunft*), dans la mesure où celle-ci peut-être représentée (*vorgestellt*) comme caractéristique de l'homme. Un écrit de jeunesse (*Qu'est-ce que la métaphysique ?* 1929<sup>17</sup>) caractérise cet état de chose, à savoir que l'homme répond à l'appel de l'être et se faisant offre un refuge à son dévoilement (*Offenbarkeit*) momentanée, à travers ce mot :

---

suffirait déjà pour porter dans la pensée un trouble à ne plus cesser. Ce trouble croît dès que nous nous attachons à penser et repenser dans quelle mesure et en quoi il y a cette détermination de l'être par le temps. » (Traduction de François Fédier : *Questions IV*, N.R.F. Gallimard, 1976, p. 14.)

17. Ce texte, qui parut pour la première fois à Bonn en 1929, a été traduit quatre fois en japonais (1930, 1952, 1984, 1985).

En français, il a été traduit par Henry Corbin et publié à nouveau en 1968 chez N.R.F. Gallimard dans *Question I*.

Dans la préface à la traduction japonaise de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* faite en 1930 par Yuasa Seinosuke, Heidegger écrit :

« (...) l'auteur croit avoir reconnu l'achèvement le plus originel de la question directrice héritée de la métaphysique occidentale : "Qu'est-ce que l'étant ?" dans la question fondamentale qui la porte et qui la guide : "Qu'est-ce que l'être ?" Est en même temps demandé avec cela : où reposent la possibilité et la nécessité internes du dévoilement de l'être ? »

« Au service de cette question fondamentale, la conférence suivante tente de montrer que – et comment – le Rien appartient à l'essence de l'être comme tel. L'être se manifeste ainsi en somme comme finitude. Mais (l')homme, un étant, qui peut et doit dire "est", révèle par là le fondement le plus profond de sa finitude. C'est pourquoi la question en direction du Dasein humain progresse – dans l'être et le sens (= telle) qu'elle est développée dans *Etre et Temps* – vers la fondation de la problématique de la métaphysique. »

La préface de Heidegger à la traduction japonaise de son texte est présentée dans sa version japonaise uniquement (traduite par Yuasa). Mais le double de la version allemande – tapé à la machine à écrire – a été récemment découvert par Elmar Weinmayr dans une lettre que Yuasa avait envoyée de Fribourg le 30 juin 1930 à Tôkyô à son collègue Ôe, et qui se trouvait dans l'édition allemande de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* que possédait ce dernier et qui lui servait d'exemplaire de travail.

Cette préface, dont nous avons traduit ici un extrait, a été publiée dans *Japan und Heidegger* (pp. 209/10).

l'homme est « le lieutenant du Rien » (« *der Platzhalter des Nichts* ») <sup>18</sup>. La traduction japonaise de la conférence qui parut dès 1930 <sup>19</sup> fut aussitôt comprise dans votre pays, à la différence de la mésinterprétation de type nihiliste de ce mot qui circule encore aujourd'hui en Europe. Le Rien ici nommé est ce qui n'est jamais quelque chose d'étant en regard de l'étant, et de ce fait « *est* » le Rien, mais comme il détermine néanmoins l'étant comme tel, il est donc nommé l'être. L'homme : « *le lieutenant du Rien* » et l'homme : « *le berger (non le maître) de l'être* » (*Lettre sur l'humanisme*, 1947) disent le même. Mais ces tournures parlent une langue encore imparfaite (*unzureichende*) <sup>20</sup>. Toutefois, par la présente lettre, il s'agit uniquement de reconnaître le fait suivant :

---

18. Le *Nichts* est traduit en japonais par le mot « *mu* », de ce *mu* dont la méditation *zen* fait l'épreuve. Il signifie « *ne pas être* », donc ici, dans un dire heideggérien « *ne pas être aucun étant* » ou encore « *rien d'étant, quel qu'il soit* ». Le mot « *mu* » est également utilisé en japonais comme préfixe privatif (« *in* », « *sans* »). L'emploi de ce mot japonais pour la traduction du *Nichts* allemand a ainsi évité au Japon toutes les mésinterprétations nihilistes de ce mot qu'a connu l'histoire de la réception des écrits de Heidegger en France et en Europe.

Le *Sein* ne s'oppose pas chez Heidegger au *Nichts* comme peut s'opposer l'être au néant. L'Être est le Rien, c'est-à-dire le Rien d'étant(s).

Quant au mot « *lieutenant* », interprété selon le langage militaire du XV<sup>e</sup> siècle comme « *tenant lieu de* », le lecteur peut se reporter aux *Chemins qui ne mènent nulle part*, « La parole d'Anaximandre », p. 420, ainsi qu'à la note p. 459 qui lui correspond (Idées/Gallimard n° 424, 1980, traduction Wolfgang Brokmeier).

19. Voir note 17.

20. Dans une lettre adressée à Alcopley, Martin Heidegger écrit : « *J'aimerais vous dire aujourd'hui que vos dessins qui illustrent les poèmes de notre ami Bröse occupent souvent mon esprit, et cela même en rapport avec une nouvelle tentative d'approfondissement de l'essence du signe à propos de laquelle d'ailleurs je pose toujours plus vivement la question en direction de l'essence de la parole. A cet effet resurgit toujours le rapport passionnant (identité ?) de l'image et de l'écrit dans les vieux dessins chinois. De tout cela je déduis que nous en sommes encore au tout début de nos tâtonnements dans la pensée et le dire pensant relatifs à cet état de choses, et que l'abstraction métaphysique qui a eu cours jusqu'à aujourd'hui est de bien peu d'aide.* »

« *En fin de compte reste la compréhension plus facile pour l'art par sa plasticité et sa monstration (bildende-zeigende Kunst) de dire le propre qui est encore toujours indicible.* »

Cette lettre a été publiée dans un livre édité par Alcopley, paru à Kyôto en 1963 chez Bokubisha dans un tirage limité à 800 exemplaires et intitulé *En écoutant Heidegger et Hisamatsu* (textes anglais, allemand et japonais avec des dessins d'Alcopley) ; dialogue entre Heidegger et Hisamatsu qui eut lieu le 18 mai 1958 à Fribourg et que nous avons eu l'occasion de publier en 1993, dans la traduction française que nous en avons faite, dans le numéro 6 de la revue *Nioques* (Editions La Sétérée, Crest). Cette traduction est accompagnée de quelques dessins que Alcopley a publié dans son édition japonaise du dialogue.

que c'est précisément le regard en direction du règne de l'interpellation, c'est-à-dire en direction du propre de la technologisation du monde, qui montre un chemin vers le propre de l'homme, qui distingue son humanité au sens de la revendication qui se fait pour cela à travers l'être. L'homme est celui qui est nécessité pour cela par la force de l'interpellation. Ce qui lui est propre repose sur le fait qu'il ne s'appartient pas lui-même. Si nous suivons la perspective qui nous montre ce qui règne dans le monde technique, elle nous accorde la possibilité d'une expérience déterminante. La force de l'interpellation recèle, suffisamment méditée, la promesse en soi que l'homme peut parvenir au propre de sa détermination s'il se tient prêt pour un séjour patient dans la plus digne de toutes les questions. Celle-ci médite ce en quoi est recelé le propre de ce que la pensée occidentale-européenne a dû se représenter jusqu'alors sous le nom « être ».

Aussi longtemps que la pensée ne s'engagera pas sur le chemin qui lui est montré par le pas qui rétrocede, aussi longtemps une erreur parcourera le monde en semant le trouble. Cette erreur réside dans l'exigence qui consiste pour l'homme à devenir le maître de la technique et ne pas rester plus longtemps son serviteur. Mais l'homme ne deviendra jamais maître de ce qui détermine le propre même de la technique moderne. C'est pourquoi il ne peut pas non plus n'être que son serviteur. L'alternative maître-esclave ne parvient pas à ce dont il est ici question. Si l'on a réussi à mettre sous contrôle l'énergie atomique, cela signifie-t-il déjà que l'homme se soit rendu maître de la technique ? En aucune façon. L'obligation de contrôler témoigne précisément de la force de l'interpellation, annonce la reconnaissance de cette force, trahit l'impuissance de l'agir humain à la maîtriser, mais contient également l'avertissement (*Wink*) de se soumettre (*sich fügen*) en méditant au mystère encore enfoui de la force de l'interpellation. Une telle méditation n'est plus à accomplir par ce que fut jusqu'alors la philosophie occidentale-européenne, mais ne peut toutefois se faire sans elle, c'est-à-dire sans que soit conduite sur le chemin qui convient sa tradition réappropriée.

Les temps modernes, qui se sont déployés en peu de siècles et furent préparés durant deux mille ans, ne se laissent, ni d'un seul coup, ni par une entreprise purement humaine, mettre en lumière, de sorte qu'une humanité de l'homme sauvé en son propre pourrait trouver en eux un séjour pour habiter.

Fribourg-en-Brisgau, le 18 août 1963

Martin Heidegger

Martin Heidegger  
78 Fribourg-en-Brisgau  
Zähringen, Röt buck 47

Fribourg-en-Brisgau. Zähringen  
le 28-1-1965

Très vénéré Collègue !

Vous avez publié dans votre grand journal il y a deux ans une lettre de moi, qui était une réponse à votre demande détaillée. Je tenais alors justement votre question particulièrement importante pour une publication accompagnée de ma réponse dans une revue européenne ou un grand journal. Vous étiez d'accord avec ma proposition. Mais je n'ai pu me résoudre depuis à faire publier ces deux lettres car aucune publication – qu'il s'agît de revues mensuelles ou hebdomadaires – ne me semblait satisfaisante pour cela. Maintenant un Suisse me demande de lui remettre les deux lettres pour sa revue. Je le lui accorde volontiers. Je vous prie également de me renouveler l'accord que vous m'avez donné il y a deux ans. J'ai également prié l'éditeur du journal suisse de s'adresser à vous afin d'obtenir votre accord.

Je profite de l'occasion que j'ai de vous écrire pour vous faire parvenir mes meilleurs souhaits pour votre santé et pour votre travail avec mes salutations amicales.

Vôtre  
Martin Heidegger

*Traduction et notes de Jean-Marie Sauvage*